

Mawy BOUCHARD

***L'Afrique* de Pétrarque et la bataille des lettres à la Renaissance**

Les poètes ont-ils un « devoir de mensonge », comme le suggère Chrétien de Troyes¹? Ou seraient-ils au contraire tenus de dire toute la vérité et seulement la vérité? C'est une question que se posent plusieurs auteurs de la Renaissance, de Pétrarque à Ronsard. Plusieurs interrogations émergent alors en même temps sur la poésie : est-elle « utile »? Comment? Doit-elle être agréable? Pour qui et comment? Le poète peut-il être à la fois véridique et agréable? C'est autour d'une citation du Livre IX de *L'Afrique*, poème héroïque inachevé, que je propose d'aborder cette réflexion sur l'émergence, avec Pétrarque, d'une topique revendicatrice du pouvoir des lettres :

[Ennius à Scipion, un poète à un grand guerrier :]

Cette licence qui a manifestement plu à beaucoup n'est pas le propre du poète. Il faut d'abord que le poète ait jeté les fondements inébranlables de la vérité avant d'écrire; puis, en s'appuyant sur eux, il peut se cacher sous un nuage plaisant et changeant, en imposant un long et agréable travail au lecteur, pour que le sens soit plus difficile à rechercher mais plus doux à trouver. Toute œuvre d'histoire, tout ouvrage de morale, toute vie exemplaire, toute étude de la nature, sont du domaine des poètes, selon moi : à condition qu'elles soient cachées sous une enveloppe de mystère alors qu'elles sont nues ailleurs, et qu'elles trompent le regard au grand jour par un voile léger, que parfois elles se montrent ouvertement pour aussitôt prendre la fuite. Qui invente tout ce qu'il raconte ne mérite pas le titre de poète et l'honneur rendu au chantre, mais le seul nom de menteur. Tu peux déduire de cela ce que tu veux savoir : quelle est la mesure de notre travail, quelles en sont les limites, et quelles licences nous sont permises. Il reste encore à parler du laurier : daigne que nous le partagions quelque temps avec toi. Si la gloire s'accorde avec la guerre tout autant qu'avec le génie, tu souffriras que les généraux et les poètes ceignent ensemble leurs tempes sacrées d'un vert feuillage. Une

¹ Voir Chrétien de Troyes : « Celui qui fréquente les cours et les seigneuries doit accepter le devoir de mensonge pour servir son maître. » (1994, p. 282)

verdure immortelle annonce une gloire immortelle aux uns comme aux autres et leur promet une longue vie. (2002, p. 423-425)

Contrairement à Ronsard qui, à partir de 1550, glorifie le pouvoir inventif du poète, Pétrarque rejette d'emblée la « licence » poétique comme indigne du poète véritable. Les fonctions propres au poète ne doivent pas interférer avec la matière du récit, mais se limiter à « cacher sous un nuage plaisant et changeant » les éléments véridiques de la narration. Cette étoffe « intégrumentale » est censée recouvrir la vérité littéraire d'un voile attrayant et fascinant, et ce, afin de toujours solliciter la diligence du lecteur, qui doit parcourir le texte poétique sur le mode actif du « long et agréable travail » (contraire au « délassément » passif des païens), travail qui permet à l'être humain de dépasser chaque fois ses propres limites. Pétrarque revendique l'ensemble du *trivium* comme le domaine propre du poète, en ce que ce programme d'études rassemble diverses méthodes de recherche de la vérité. La « poésie » est ainsi une méthode tout à la fois plus efficace et plus « encyclopédique » que celle de l'« historien », du « moraliste » et du « philosophe », qui n'ont pas accès à un savoir distinct de celui du poète, mais ont recours à une méthode d'exposition littérale. Leur éloquence est « nue », alors que celle du poète est généralement fastueuse. Cette conception du « poétique » comme fondement inébranlable de la vérité ne sera plus celle des poètes de la fin du XVI^e siècle, ceux de la lignée ronsardienne, qui revendiquent surtout l'agrément de la poésie. Mais entre les deux conceptions, l'écart ne se creuse que progressivement. Les poètes et les auteurs de narrations « fabuleuses », tels Marot, Rabelais et Hélicenne de Crenne, se rattachent encore à la notion de vérité, quoique celle-ci devienne de plus en plus contestable, surtout dans le contexte de la Réforme, qui accapare entièrement le discours vrai de l'Écriture. Compte tenu que Pétrarque est l'un des pionniers de l'humanisme, il apparaît a priori judicieux d'évaluer le caractère fondateur de son écriture narrative et de voir si elle nous permet d'établir les grands ancrages d'une conception renais-sante de l'écriture poétique.

L'échec de *L'Afrique*

Un même constat revient toujours dans la critique à propos de *L'Afrique* : il s'agit d'un échec de réception. Cette réception mitigée

étant rarement interrogée d'un point de vue historique, on endosse généralement les critiques esthétiques formulées au sujet du poème épique de Pétrarque, notamment son aspect inachevé et un héros invraisemblable sur le plan moral — un Scipion trop parfait, diront certains (1962, p. 186; 1977, p. xv). On observe également que les œuvres latines de Pétrarque, en général, sont tombées dans l'oubli au fur et à mesure que ses œuvres italiennes obtenaient plus de succès (1962, p. 169). Mais n'y aurait-il pas d'autres éléments plus fondamentaux encore? Notamment un écart conceptuel qui se creuserait entre le XIV^e siècle et la fin du XVI^e siècle sur le sens à donner au terme « poésie »? Ou encore sur la technique d'écriture allégorique que Pétrarque privilégie et destine à un lecteur valeureux qui fera tous les efforts nécessaires pour le lire, le lire longtemps et bien, et ce, dans une langue apprise, et donc « artificielle », qui ne répondrait plus aux attentes et aux dispositions des lecteurs? Pétrarque se ferait ainsi le poète des âmes « subtiles » et vertueuses qui choisissent l'ascèse, l'*asperitas* chrétienne, alors qu'un autre type de lecteur est en train d'émerger. Toutes ces propositions constituent des pistes rarement empruntées et qu'il vaut sans doute la peine d'explorer (1962, p. 198). Mais si on abandonne l'idée d'expliquer l'échec de réception et que l'on s'intéresse néanmoins à l'écart conceptuel qui s'impose entre les idées de Pétrarque et celles d'un poète comme Ronsard, notamment, on s'aperçoit que le « Père de l'Humanisme » n'est pas aussi clairement l'inspirateur de la poésie « moderne », c'est-à-dire d'une poésie qui se définit de plus en plus à partir des préceptes aristotéliens et qui distingue entre poésie et histoire, vérité et vraisemblance. La proposition épique de Pétrarque, tout en s'inscrivant dans le renouveau des formes anciennes, consacre la conception chrétienne de l'écriture au moment où celle-ci se voit peu à peu supplantée, notamment par la poétique d'Aristote.

La poétique de *L'Afrique*

Quelle est cette « mesure » du travail poétique? Quelles sont ses limites et ses possibilités, selon Pétrarque? La réponse concrète que donne Thomas G. Bergin constitue un bon point de départ. Pétrarque se fixe pour objectif, écrit Bergin, d'intégrer à son poème l'histoire de Tite-Live, la philosophie de Cicéron, la poésie de Virgile et toutes les

études humanistes (1977, p. xvi). Cette conception ambitieuse de la poésie n'est pas étonnante en soi, surtout si on la replace dans le contexte du « vaste » Moyen Âge (1956, p. 333). Elle surprend toutefois si on la considère dans le cadre des études renaissantes, souvent esthétisantes. Pétrarque ne s'efforce pas de définir une catégorie poétique dont les visées seraient liées aux attentes génériques (« poétiques ») des lecteurs, mais plutôt d'en ouvrir au maximum les frontières littéraires, exclusivement consacrées, selon lui, à la délimitation du vrai et du faux. Pétrarque entreprend de concilier les différents objectifs des disciplines du *trivium* humaniste — philosophie morale (discipline qui s'appuie aussi bien sur les textes d'historiens que sur ceux de moralistes de l'Antiquité), grammaire et rhétorique — et espère, comme Guillaume Budé presque deux siècles plus tard, célébrer le « mariage » des arts (1998; 2001). Grâce à la « méthode poétique », c'est-à-dire l'« instrument » poétique, la vérité peut triompher partout : « Elle [la Nature] aurait commis une erreur si, à celui auquel elle avait donné une âme avide de renommée, elle n'eût aussi inspiré l'amour des Muses. Quiconque en effet voit qu'il a accompli de grandes choses, doit nécessairement aimer les poètes éternels et les chants sacrés. » (2002, p. 423. Je souligne) La vérité — historique, naturelle, religieuse — tombe tout simplement dans l'oubli sans le concours d'un chancre véridique et talentueux. Si ce genre d'énoncé se retrouve partout dans les textes de la Renaissance, il n'en apparaît pas moins significatif : le caractère rhétorique qu'il acquiert peu à peu ne vient pas oblitérer cette certitude de la supériorité et de la complémentarité du poétique.

Ces énoncés revendicateurs tendent-ils à prétendre à l'immortalité poétique, thème que l'on associe souvent au grand poète, et à inciter de nouveaux écrivains à pérenniser leur nom en produisant de nouveaux textes? Pour Augustin, interlocuteur de Pétrarque dans *Mon secret*, ou pour le père de Scipion, narrateur principal du Livre II de *L'Afrique*, l'immortalité littéraire n'est qu'un leurre qui entraîne inévitablement une deuxième, voire une troisième mort :

Une autre folie dérisoire s'empare de vos esprits : le désir d'immortaliser votre nom; la vision d'une longue suite de siècles séduit votre imagination, et une postérité à l'épreuve du temps défile devant vos yeux; il vous plaît, une fois trépassés, d'être encore sur les lèvres des érudits et, enfermés dans la

tombe, de voyager à l'aventure, plus libres que jamais, jusqu'aux extrémités du monde. Il est doux, j'en conviens, de vivre après la mort et de se moquer des Parques cruelles, mais vivez mieux, mais vivez plus sûrement : élevez-vous, bienheureux, jusqu'aux hauteurs du ciel et quittez la terre misérable (2002, p. 101).

L'attrait de l'immortalité poétique n'est pas nié : comment le pourrait-on ? Mais la poursuite d'un tel objectif entraîne les plus valeureux poètes hors du seul but qu'ils doivent cependant viser : l'éternité divine. Et cette éternité se gagne d'efforts et de combats. La Vertu constitue le seul chemin de la gloire humaine et, par conséquent, la seule préoccupation du véritable poète : « Vivez hors du temps, car il vous détruira, vous et cette renommée acquise à tant de frais, et ce que vous croyez durable passera en un clin d'œil. Seule peut demeurer la vertu qui ne saurait mourir. C'est elle qui nous ouvre la route vers le ciel. » (2002, p. 103) Le sage Publius Scipion apporte donc une nuance importante au projet humaniste du poète : il faut certes s'évertuer à l'écriture la plus belle et la plus digne de ses glorieux objets de louange, mais il ne faut pas cependant désirer la gloire terrestre, vaine illusion d'une « seconde vie » :

Et si la fausse gloire séduit ton âme inconstante, vois où peut te mener ce désir : le temps passera, ton corps périra et tes membres seront ensevelis dans un sépulcre indigne; bientôt ce tombeau aussi tombera en poussière, l'inscription gravée sur le marbre s'effacera : tu souffriras une seconde mort, mon fils. Certes la renommée illustre conservée dans les succès littéraires vivra longtemps, pourtant elle aussi, à sa manière, sera victime des ténèbres. Les générations à venir chanteront tes louanges, mais, oubliées ou usées par le temps, elles se tairont et après de longs siècles donneront naissance à des enfants qui n'auront pas souvenir de toi. (*Ibid.*)

Le peuple romain, moins « beau parleur » que le peuple grec, mais plus naturellement porté aux actions héroïques et vertueuses, n'aurait pas dû négliger l'écriture et la culture des lettres. La vertu doit être aussi loquace que le vice, car les passions ennemies de la raison sont plutôt bavardes :

Le peuple romain n'a jamais eu cette foule d'écrivains que le monde grec possède en abondance. Les nôtres accordent plus de prix aux actes qu'aux écrits et préfèrent léguer à la postérité des faits dignes de louange plutôt que d'écrire

les louanges des autres. De plus, si tu lis dans ces livres un résumé de ce que nous avons réalisé, ce sont des mains étrangères qui l'ont écrit. (2002, p. 139)²

La vertu chrétienne, héritière de la *fortitudo* romaine, doit nécessairement, pour triompher et peut-être pour survivre, montrer au peuple de la chrétienté les plus beaux exemples de la vertu humaine, grâce au pouvoir évocateur des mots bien agencés.

La vertu du poète

L'Afrique de Pétrarque montre que le chemin de la Vertu est aussi la voie du bonheur et de l'éternité, et que, par ailleurs, la principale mission de l'homme est la découverte et la pratique du droit chemin. Comme le souligne très à propos Richard Seagrave, Pétrarque insiste sur cette mission tout au long du récit de *L'Afrique* et présente une à une les caractéristiques de la Vertu chrétienne (1980, p. 103). Son *Afrique* se lit ainsi comme un bréviaire de la Vertu, où la « raison » l'emporte toujours sur les passions, comme dans l'épisode amoureux central du Livre V, où Sophonisba et Massinissa, en souvenir du couple illustre de Didon et Énée, rappellent au lecteur le combat qu'il doit constamment mener contre l'attrait des passions, s'il veut parvenir au bonheur éternel et véritable (voir 1997, p. 112). Qu'il s'agisse du bonheur privé, de celui de la cité ou de l'éternité, toujours la raison, vertueuse, doit triompher des passions trompeuses. C'est en raison de ce rôle de défenseur de la vertu que Pétrarque et ses amis attribuent au poète qu'il importe, pour toute grande civilisation, d'accorder à la poésie les plus grands honneurs. Lorsque Boccace, Salutati ou Acciaiuoli entreprennent des démarches auprès de Pétrarque pour qu'il publie son *Afrique*, ils interpellent non pas le « poète », mais plutôt le « philosophe » et le « chrétien » (voir 1962, p. 191). Son « titre » de poète le rend plus apte encore que les autres grands esprits de son époque à montrer, par ses vers, en quoi consiste cette vertu tant vénérée. Car

² Voir aussi aux Livres VII et VIII : « Ici je désire que la Grèce menteuse cesse enfin de mettre en avant le nom de ses généraux, qu'elle ait honte de rappeler la soumission des lâches peuples d'Asie et du Gange » (p. 349) et « [...] quoiqu'une foule de petits écrivains grecs fasse grand bruit autour de lui et nous fasse entrer à toute force cette idée dans la tête avec ses soi-disant ouvrages [...] » (p. 367)

laissé à lui seul, le vulgaire est souvent incapable de discerner le bien du mal; il revient au poète de « démêler les causes », d'encenser les « exploits sublimes » et de condamner les « crimes hideux » pour le lecteur, fonctions qui, à la fin du XVI^e siècle en France, relèveront de plus en plus de l'histoire. Malgré la supériorité incontestable de Scipion sur tous ses contemporains (et, pour Pétrarque, sur tous les grands personnages de l'histoire), la renommée menteuse ne manquera pas de lui égaler Hannibal : « On louera Hannibal et Scipion : la postérité dans son ensemble admirera chacun d'eux. Hélas, couple dissemblable et venu au monde sous des astres opposés! Mais le vulgaire ne sait pas discerner quelle distance sépare l'exploit sublime et le crime hideux. » (2002, p. 85)

La gloire de la chair

Quelle est cette « vérité » à laquelle tient tant Pétrarque dans *L'Afrique*? Elle semble d'abord et avant tout liée à la révélation de l'au-delà de la vie terrestre, que Publius Scipion (le père de Scipion, l'illustre) qualifie de « vraie vie ». Voulant rétablir l'unité des deux grandes civilisations romaine et chrétienne, Pétrarque poursuit la réflexion qu'il a entamée avec Augustin dans *Mon secret* sur l'importance de la gloire humaine³. Celle-ci est certes très invitante et parfois indispensable aux grandes actions, mais elle ne doit être, explique Publius Scipion à son fils, qu'une conséquence de la vertu. Si la gloire et l'honneur ne doivent pas être la principale motivation des actions vertueuses, ils font cependant partie intégrante de la vie humaine :

Je voudrais aussi avertir que rien dans nos actes n'est plus agréable à celui qui règne sur la terre et le ciel, à notre seigneur et père, qu'une cité aux lois justes, qu'une assemblée d'hommes unis par des lois équitables. Quiconque en effet aura élevé sa patrie par la grandeur de son caractère ou de ses actes et l'aura délivrée de l'oppression par les armes, comptera sur un séjour assuré pour l'éternité dans l'espace céleste et sera en droit de réclamer la vraie vie pour salaire conformément à la justice divine qui ne laisse aucun acte impuni ou sans récompense (2002, p. 71).

³ Voir *Mon secret* : « J'ai pris pour principe de rechercher la gloire ici-bas tant que je me trouverai ici-bas. Une fois au ciel, il est entendu que l'on jouira d'une gloire incommensurable avec celle de la terre. » (1991, p. 174)

Plusieurs commentateurs de *L'Afrique* l'ont souligné, Pétrarque tient à concilier le passé glorieux de Rome avec sa destinée chrétienne moderne. Mais sa défense des fondements chrétiens de la société dans laquelle il vit ne passe pas, comme pour Augustin, par la répudiation des valeurs humaines éminemment présentes dans la culture païenne. Au contraire, son dialogue avec Augustin se poursuivant dans *L'Afrique*, Pétrarque insiste sur l'aspect irréductiblement humain de la volonté d'action : pour qu'il agisse bien, l'homme doit entrevoir l'utilité et le profit de ses actions, car peu sont capables de l'abnégation propre aux religieux. Tant qu'il fait partie de la communauté des vivants, l'homme a des désirs humains qu'il doit concilier avec ses visées chrétiennes :

Tu te trompes, répondit son oncle, Dieu et la Nature ont établi par d'éternelles lois que l'homme resterait dans son enveloppe corporelle jusqu'à ce qu'il soit rappelé par un édit manifeste. Il ne faut donc point te presser, mais supporter avec résignation la surabondance des maux, si petits soient-ils, de cette courte vie, afin de ne point sembler mépriser le commandement divin, car les hommes ont été créés sous cette loi : occuper les royaumes inférieurs, puisque c'est à eux que fut confiée la garde de la terre et de tout ce que portent la terre et la mer profonde. Il est donc de ton devoir et de celui des gens de bien de conserver ton âme dans cette chair et de lui interdire de quitter son poste à moins que des soucis plus nobles, le désir et l'amour de la contemplation ne la fassent s'élaner au dehors, abandonner son corps, s'enfuir bien loin des sens et se mêler aux astres. (2002, p. 71)

L'éthique des Anciens apparaît ainsi fort utile aussi aux chrétiens. Tout comme Dante qui établissait une distinction entre les ordres temporel et spirituel dans *De Monarchia*, Pétrarque insiste sur l'importance du bien vivre ici-bas, dans la mesure où la pratique de la vertu, dans le cadre familial, civil ou religieux, sollicite le même être à des étapes distinctes de son existence : « Que la piété soit l'hôte sacrée de ton cœur et la compagne de tes actes, qu'elle soit grande envers ton père, plus grande envers ta patrie, mais la plus grande de toutes dans la perfection envers Dieu tout-puissant. Une existence parée de telles vertus ouvre sans nul doute la route du ciel. » (2002, p. 71) Les humanistes, à l'exemple de Pétrarque, ne prônent pas l'étude exclusive des Anciens, mais plutôt la subordination des études classiques au dessein chrétien, qui se révèle ainsi compatible avec la destinée des plus grands héros

païens, mais romains : « Qu'il te suffise de savoir ceci : ce sont des âmes romaines dont l'unique souci fut de défendre leur patrie. La plupart ont rejoint ce séjour en répandant tout leur sang, préférant à juste titre échanger leur vie périssable contre la vie éternelle, au prix d'un amer sacrifice. » (2002, p. 77) C'est de ce point de vue éthique, politique — qui s'oppose au spirituel — que la « poésie » et les arts humains en général sont présentés comme des nécessités, dont voudraient néanmoins se passer les « nouveaux philosophes », adeptes d'un inquiétant aristotélisme (voir 2002, p. 59). Pétrarque insiste en effet, partout dans ses écrits, sur l'importance de la grammaire et de la rhétorique dans la formation des clercs et des théologiens, position défendue par peu de ses contemporains. Dès le début du XIII^e siècle, « à mesure que les œuvres d'Aristote sont traduites en latin et que les maîtres de logique les introduisent dans leur enseignement, le temps qu'on leur consacre croît dans des proportions telles qu'il n'en reste plus pour la *grammatica* et les études classiques, ni d'ailleurs pour les mathématiques et les autres arts libéraux. » (1962, p. 401) Malgré plusieurs voix « autoritaires » — celles notamment de Roger Bacon et de Jean de Salisbury —, les bonnes lettres et l'enseignement de la rhétorique disparaissent progressivement, et presque complètement, du cursus universitaire.

Rome revisitée

En somme, *L'Afrique* de Pétrarque nous présente un héros de l'Antiquité romaine pour célébrer, écrit le poète, la sublime vertu de Scipion, elle-même représentative de la grandeur romaine perceptible dans les cultures païenne et chrétienne. Mais cette vertu, porteuse de gloire dans la postérité, est indissociable du travail poétique. Cette idée, qui allait devenir emblématique de la période renaissante, n'est pas encore très usitée à l'époque de Pétrarque : « Certes, ce n'est pas un présent négligeable de la Fortune pour les hommes illustres que d'avoir bénéficié d'un poète qui puisse de ses chants sublimes rehausser la beauté de leur vertu exceptionnelle et perpétuer le souvenir de leur gloire. » (2002, p. 421) C'est en conceptualisant le nom de « Rome », en lui accordant une valeur universelle et atemporelle, que Pétrarque insuffle une pertinence nouvelle et distincte aux lettres. Il prend en compte la tradition critique chrétienne à l'endroit des lettres

profanes, mais pour mieux la recibler. Dorénavant, les artisans du faux, les ennemis de la vertu et de la vérité seront déportés vers l'enfer grec. Scipion et Rome ne font qu'un, en ce qu'ils symbolisent tous deux la vertu. La mission grandiose de Scipion l'Africain consiste donc, dans ce projet de revalorisation culturelle de l'antiquité romaine, à déplacer les bornes morales du monde sublunaire :

Une bataille aura lieu que la Destinée observera sans prendre partie et dont l'issue sera crainte par tout l'univers. Un chef vertueux commandera l'un des camps, un chef impie commandera l'autre : d'un côté la Vertu opposée au mal, le Culte de la mesure, la Pudeur et la Loyauté bonne conseillère, la Piété, la Justice sa compagne, et leurs sœurs brandiront leurs armes; de l'autre la Fureur, la Fraude, la Rage, les cœurs fermés à la vérité, le Mépris de Dieu, la Débauche effrénée, la Colère aveugle grandissant sous l'effet de perpétuelles querelles, les crimes à l'aspect effroyable et aux noms innombrables. (2002, p. 79)

Rome, puissance incontestable de la Vertu, doit être reconnue comme telle. Ceux qui s'opposent à sa grandeur et à son statut universel commettent l'un des plus fatals et des plus inévitables péchés humains : « Hélas, délire! Combien il aurait mieux valu, pour les deux peuples, vivre en paix dans les frontières de leurs pères! Mais l'ambition ne l'a point permis, ni l'orgueil de leurs cœurs aveugles, et l'avidité qui embrase les mortels d'un éternel désir de posséder brûle les âmes et les pousse aux armes. » (2002, p. 345) La « gloire » poétique et militaire, thème central de la culture païenne, prend une coloration chrétienne ou s'efface plutôt devant le salut éternel qui en est la récompense. En activant le *topos* païen de la gloire poétique, Pétrarque réussit cependant à le lier au dessein religieux de la chrétienté.

***L'Afrique* et la consécration d'un modèle poétique**

L'Afrique revêt donc les armes des lettres, mais défend-elle par ailleurs les modèles classiques de Virgile et d'Homère? Pétrarque innove-t-il face à la tradition narrative vernaculaire? On pourrait supposer que les réponses à ces questions appartiennent à l'évidence : Pétrarque constitue le porte-parole de la nouveauté humaniste et propose dans le domaine de l'écriture bon nombre de changements qui seront reçus par les générations subséquentes. Mais dans le domaine de la narration héroïque, Pétrarque adopte une position on ne peut plus traditionnelle

dans le contexte chrétien médiéval. S'il est tout à fait juste de préciser que Pétrarque rompt avec la *varietas* des romans médiévaux et qu'il insiste plutôt sur l'unité du personnage et de l'action, caractéristique importante des futures narrations, il maintient et renforce même l'écart épistémologique qui existe selon lui entre la production poétique d'un Virgile et celle d'un auteur chrétien couronné du laurier (1962, p. 193) :

Déjà je crois voir un jeune homme né, bien des siècles plus tard, dans le pays des Étrusques, qui racontera tes exploits, mon fils, et qui nous apparaîtra comme un second Ennius. Tous deux me sont chers, tous deux sont dignes d'être évoqués avec ferveur : le premier par un chant rude a introduit au Latium les Muses inexpertes; le second les retiendra dans leur fuite par son chant; et tous deux d'un style différent célébreront nos travaux, s'efforçant de prolonger notre existence éphémère. Mais il est bien plus cher à mon cœur, celui qui du plus loin tournera son regard vers notre époque. *Ce n'est ni la contrainte, ni l'appât du gain, ni la haine ou la crainte, pas plus que l'intérêt ou la gratitude, qui le pousseront à cette étude, mais la seule admiration des gestes sublimes et le seul amour de la vérité.* (2002, p. 103; je souligne)

Le « seul amour de la vérité » pousserait Pétrarque au labeur poétique, contrairement à Virgile qui serait sans doute davantage inspiré, aux yeux de Pétrarque, par « l'intérêt ou la gratitude » envers le grand Auguste que par cette affection inconditionnelle que Scipion, le père, reconnaît au poète de *L'Afrique*. Ce critère de vérité n'est pas anodin, puisqu'il fonde, dans la *latinitas*, la supériorité distinctive de la culture chrétienne. *L'Afrique* serait ainsi un meilleur poème que *L'Énéide* en raison de son exactitude historique. Ce dernier critère nous met sans doute sur la piste du problème de réception indissociable de cette composition épique de Pétrarque : la distance historique essentielle à la vérité (si l'on en croit le narrateur dans l'extrait cité) et que s'impose par conséquent Pétrarque lui interdit toute interaction poétique avec son époque. Soucieux de ne dire que la vérité sans que celle-ci ne soit le résultat de la contrainte, de la peur, de l'intérêt ou de la gratitude, Pétrarque doit cependant renoncer à chanter pour la gloire de l'homme politique qu'il admire le plus et en qui il a placé, avec d'autres, l'espoir d'une renaissance des lettres : Robert II d'Anjou. Ce renoncement est douloureux pour le poète, qui n'est pas certain d'avoir fait le choix poétique qui s'impose :

Quant à moi, je porterai aux nues tes actes comme ils le méritent et peut-être un jour — que seulement la mort attende un peu! je ne demande qu'un léger délai — par un autre chant je chanterai la gloire et les grands exploits du roi de Sicile, non pas ceux dont on a entendu parler de loin, mais seulement tous ceux dont avons tous été témoins. Le fait est que ceux que pareille tâche obsède ont coutume de remonter loin en arrière : c'est l'an mil qui préoccupe les uns et les autres ont vergogne à s'en tenir à cette limite; *nul n'a regardé sa propre époque*, de sorte que la Muse soit plus libre d'errer sans entraves à travers des âges peu connus. Celui-ci chante la ruine de Troie, celui-là raconte Thèbes et cache le jeune Achille, cet autre emplit l'Émathie d'ossements romains. Pour moi, non seulement je ne rapporterai pas des faits de notre temps, mais j'ai résolu de représenter la totale destruction des Africains criminels par la guerre ausonienne et l'écrasement de leurs forces excessives. (2002, p. 45; je souligne)

« Nul n'a regardé sa propre époque »... Pourquoi porter aux nues les actes de Scipion, quand ceux du roi de Sicile sont d'une égale importance et d'une pertinence historique plus grande? La question a pu effleurer quelques esprits, notamment celui de Robert II, d'où cette réponse anticipée de Pétrarque :

Et c'est toujours en te portant dans mon cœur et en me hâtant de revenir que je suivrai cette voie où je me suis engagé pour ne pas avoir osé toucher d'abord à tes hauts faits. Ils m'attiraient davantage; mais en considérant ma personne et la tienne et en pesant chaque chose, j'ai eu peur. Il me plaît d'éprouver mon talent. S'il devait jouir d'auspices favorables, alors avec des forces renouvelées, j'aborderai tes exploits puisque toi-même tu m'assisteras, et l'illustre Parthénope me verra à nouveau revenir vers ses vastes murailles, poète te rapportant la couronne romaine pour la seconde fois. (*ibid.*)

Comme on sait, la mort de Robert II empêchera Pétrarque de s'engager dans cette nouvelle voie, en plus de compromettre la destinée de son poème, voire de son projet de réhabilitation des lettres tout entier : « Ô mon *Afrique* achevée au prix d'un grand labeur! Tandis que tu grandis, que je te caresse, te parant et te relisant, la Mort cruelle a ôté mal à propos le magnanime Robert au monde à qui il manque. M'ôtant totalement le charme de la vie, elle t'a fermé la route espérée. Vers où porteras-tu tes pas, malheureuse? » (2002, p. 443) En effet, le regard que porte Pétrarque sur son époque, surtout en l'absence définitive de l'homme en qui il plaçait les plus grands espoirs, n'a rien de positif. Son *Afrique* apparaît ainsi comme le constat d'un échec histo-

rique face à la tâche immense et pourtant nécessaire du rétablissement des lettres : aucune autre époque que celle de Scipion — maintenant que le sauveur de la civilisation romaine chrétienne n'est plus — ne mérite le couronnement poétique :

[Ennius à Scipion]

Il y a un instant je réfléchissais silencieusement en moi-même qu'aucun siècle ne produira désormais œuvre d'exceptionnelle vertu qui soit plus grande que celle que notre époque est heureuse de voir et que personne ne méditera jamais quelque grand sujet poétique sans qu'au milieu de ses grandes espérances il n'ait ton nom prestigieux à la bouche, sans que sur le point de passer à l'acte, il ne veuille se souvenir de Scipion et sans qu'il ne désire voir ton visage en récompense. (2002, p. 419)

Le triomphe poétique revient aux héros véritables de l'histoire, à ceux qui ont accompli des « exploits sublimes ». Pour Pétrarque, l'exploit sublime qui doit être accompli par son époque consiste en l'universalisation de l'Église romaine catholique, qui se voit compromise par l'avancée des peuples infidèles et par le « fléau funeste » de l'envie humaine qui convoite le pouvoir des grands empires : « que Rome seule soit la capitale du monde entier, et que seule elle domine les terres assujetties » (2002, p. 97). Dès le XIV^e siècle, pourtant, la tendance politique — et religieuse — est à la division et au morcellement territorial. Le modèle politique univoque qui ressort de la composition de *L'Afrique* ne peut convenir aux générations ultérieures, qui verront s'amplifier et s'étendre géographiquement l'autonomie culturelle de nouvelles « nations », certes « chrétiennes », mais non pas « latines » ou « romaines ». On ne peut dissocier en effet l'échec de *L'Afrique* de sa langue de composition. Mais, on l'a vu, Pétrarque ne pouvait tenter autre chose que la réactivation du symbole de la grandeur romaine — elle-même centralisatrice du pouvoir ecclésiastique chrétien — par l'actualisation de la culture latine, liaison intemporelle avec l'héroïcité.

Pétrarque aurait-il manqué à son « devoir de mensonge »? A-t-il mis au second plan l'utilité civile et l'agrément poétique de sa composition? Pour répondre à ces questions, il faudrait d'abord être en mesure de préciser en quoi consisteraient l'utilité et l'agrément poétique d'une

composition comme *L'Afrique*. Si l'auteur de *L'Afrique* entreprend d'élever le statut des lettres, il ne fait rien cependant pour promouvoir les efforts que déploient les partisans du pouvoir temporel exclusif des rois, qui doivent combattre les avancées papales en leur territoire. Au contraire. Pétrarque défend l'unité de la chrétienté et de son pouvoir ecclésiastique : l'Église chrétienne doit être à la fois romaine et universelle ou ne pas être. Les intérêts politiques des contemporains ne sont pas servis par Pétrarque. La mort de Robert II apparaît ainsi comme un prétexte fort opportun à l'interruption d'un poème qui ne peut, de toute façon, assurer le triomphe et la gloire d'aucun héros contemporain. C'est dire, en quelque sorte, que l'« échec » de *L'Afrique* est assumé — peut-être programmé — a priori en ce qu'il représente la nouvelle déconvenue de Rome. Ses plus fervents partisans appartiennent à l'histoire, alors que ses plus farouches pourfendeurs, à l'avant-garde du changement, menacent l'Église de Rome avec toute l'énergie des héros du passé. La nouvelle génération d'humanistes, promue notamment grâce aux efforts de Pétrarque, livre un combat contre Rome, mais avec les armes propres du christianisme et de son institution ecclésiastique. Après le constat de Pétrarque dans l'exorde de son *Afrique*, tous « regarderont leur propre époque » et, surtout, leur propre milieu politique et culturel, comme s'il avait fallu, avant cela, que le plus grand défenseur chrétien des lettres païennes s'éteigne et emporte avec lui son rêve d'une Église universelle. *L'Afrique* meurt avec l'idée d'un empire chrétien.

Bibliographie

Bergin, Thomas G. et Alice S. Wilson. 1977, "Introduction", dans *Petrarch's Africa*, New Haven / Londres, Yale University Press.

Bernardo, Aldo. 1962, *Petrarch, Scipio and The Africa. The Birth of Humanism's Dream*, Baltimore, Johns Hopkins Press.

Budé, Guillaume. 2001 [1532], *De philologia*, édition, traduction et présentation par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres;

—. 1988 [1532], *De studio literarum recte et commode instituendo*, texte original traduit, présenté et annoté par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres.

Chrétien de Troyes. 1994 [ca. 1170]. « Cligès », dans *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Daniel Poirion, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Curtius, Ernst. 1956, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, P.U.F., Presses Pocket.

Gilman, Donald. 1997, « Petrarch's Sophonisba : Seduction, Sacrifice, and Patriarchal Politics », dans *Sex and Gender in Medieval and Renaissance Texts : The Latin Tradition*, Albany, University of New York Press.

Gilson, Étienne. 1962, *La philosophie au Moyen Âge*, Paris, Payot.

Pétrarque. 2002 [1367-1368], *De mon ignorance et de celle de tant d'autres*, traduction de Juliette Bertrand, revue par Christophe Carraud, Grenoble, Jérôme Million;

—. 2002 [1338-1374], *L'Afrique*, préface de Henri Lamarque, introduction, traduction et notes de Rebecca Lenoir, Grenoble, Jérôme Million;

—. 1991 [1342-1358], *Mon secret*, traduit du latin et présenté par François Dupuigrenet Desroussilles, Paris, Rivages Poches.

Seagrave, Richard. 1980, « The Moral Virtues and Petrarch's *Africa* », dans *Acta Conventus Neo-Latini Turonensis*, Paris, Vrin.